

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

I

ENQUÊTE

Le dimanche des Rameaux présente, nous allons le voir, une physionomie très particulière dans la semaine sainte à cause d'une assistance très différente de celle des autres jours : il nous faudra nous arrêter assez longuement pour la définir et saisir ses degrés de participation. Ceci posé, nous étudierons successivement la procession et la messe, puis leur articulation et leur insertion dans le dynamisme du mystère pascal.

I. — L'ASSISTANCE

Beaucoup de réponses à l'enquête ont ignoré le jour des Rameaux, quoiqu'il ait été compris dans la réforme de 1955. Il n'y a pas lieu d'en tirer des conclusions indues; cependant, cela prouve qu'on doit parler de ce dimanche d'une manière particulière : on ne peut le mettre sur le même pied que les autres jours saints quand on étudie l'assistance; autant les participants du jeudi, du vendredi et de la veillée pascale sont relativement homogènes, autant l'assistance des Rameaux est diverse : diverse par rapport aux trois jours saints d'une part, diverse en elle-même d'autre part.

En effet, les Rameaux sont un dimanche : y viennent donc même les pratiquants qui ne viendront pas la semaine sainte, ce public un peu passif qui vient accomplir le geste religieux hebdomadaire ou remplir son « devoir dominical »

(et tous les pasteurs savent combien ce public est lourd à animer)

En outre, les Rameaux sont un jour qui attire un public inhabituel ; en bien des régions, les Rameaux ont pris une signification funéraire (nous essaierons de voir pourquoi) et font partie du culte des morts ; or le culte des morts est une des formes les plus foncières et les plus primitives de la religion. Il en résulte que plus la population est déchristianisée, plus l'assistance aux Rameaux est différente de celle d'un dimanche ordinaire : c'est « la plus forte assistance de l'année avec celle de la Toussaint : ce sont les deux jours consacrés à la prière pour les morts » (Troyes). Quelquefois même, le rameau est devenu objet de superstition, une espèce de talisman qu'on plantera dans son champ ou qu'on accrochera dans l'étable. En tout cela, on est loin du mystère pascal, loin de la procession même ; ces gens viennent prier pour leurs morts ou chercher un objet béni.

Ainsi l'assistance de ce dimanche est composée d'une triple couche :

a) les chrétiens vivant de la foi qui participent ou veulent participer vraiment à la liturgie ;

b) les pratiquants dominicaux, assez passifs, qui se laissent entraîner par les premiers aux dimanches ordinaires, mais devenus plus lourds au contact des troisièmes ;

c) les occasionnels qui viennent prendre un rameau pour le cimetière et faire un bout de prière pour les défunts : certains ne viennent d'ailleurs qu'à la bénédiction ou même à la fin de la messe pour se munir de la branche bénite.

Aussi la participation des fidèles est difficile ce jour-là à cause de la présence des occasionnels peu habitués à vivre les rites, ignorant les chants. « Pour cette fête, il faut jouer sur deux peuples, dit un curé de la grande banlieue parisienne : celui du triduum qui correspond à une certaine sélection, et celui du tout-venant, genre Noël ou Toussaint. Difficultés multiples : d'organisation, de climatisation, de participation (surtout pour le chant) accrue par la délicate césure : procession-messe, de ton (et de participation populaire) très différents. Autant le tout-venant et le pascatin se trouvent à l'aise avec leur rameau à la « cérémonie » de bénédiction (qu'ils finissent par accepter), autant les paroisiens pratiquants, surtout les jeunes, ressentent une certaine

gêne : l'ambiguïté de la participation (?) des précédents les complexe. »

Et nous allons voir bientôt que le rite processionnel lui-même ne facilite pas cette participation.

II. — LA PROCESSION

1. *Les rameaux.* La bénédiction est réduite à sa plus simple expression, et personne ne s'en plaint. Il y a seulement lieu de préciser son objet : quels branchages bénit-on ? Une enquête fait apparaître la diversité des Rameaux : l'Alsace a sa « plante à Rameaux » qu'on ne cueille qu'à cette occasion ; le Midi a ses palmes ; une grande partie de la France est encore pauvre, à ce moment de l'année, en branches feuillues, et doit se contenter de petites branches de buis. Il n'est pas exagéré de dire que ce fait a contribué à modifier la mentalité : le buis ne sert jamais à acclamer quelqu'un, pas même à décorer les maisons pour les fêtes : il n'a pas d'ampleur. C'est pourquoi certains curés se sont décidés à faire venir des palmes du Midi : « Cela change tout de suite l'ambiance. »

2. *La distribution.* Beaucoup de fidèles apportant leur rameau, il semble inutile de l'entasser sur une table pour le distribuer ensuite. Mais que penser de l'usage de bénir des brassées de branchage que le sacristain distribuera après la messe, moyennant une offrande ? Le Décret de 1957 recommande certes de bénir davantage de rameaux pour les distribuer à ceux qui n'ont pu venir : il faut concilier le souci d'offrir un sacramental aux absents et le souci opposé d'éviter toute superstition.

3. *La procession.* L'enquête signale qu'après la proclamation de l'évangile plusieurs curés font une homélie ou une monition sacerdotale, destinée à bien préciser le sens de la procession.

Car cette procession est difficile, il faut bien le reconnaître :

a) D'abord en elle-même :

— Il y a pour beaucoup un certain respect humain à marcher en procession dans les rues,

— Il y a une ignorance du sens de la procession en général.

— Il y a une méconnaissance du sens de cette procession : il suffit de voir comment chacun tient son rameau pour comprendre qu'il n'acclame pas le Christ-Roi.

b) Le chant est particulièrement difficile :

1. La procession étirée en plein air nuit à la synchronisation (on peut y renoncer délibérément et préférer un « chahut extrêmement sympathique et voulu » en plusieurs langues « comme à Jérusalem »); il y a la solution de grouper les fidèles par rangs de six ou huit.

2. Les chants grégoriens ne sont guère populaires (sinon *Lauda Jerusalem, Christus vincit*, peut-être le *Benedictus*); les cantiques français ne semblent pas très riches. On signale surtout *Parle, commande, règne...*

« Il est difficile, quand le célébrant est seul, fût-il épaulé d'une chorale décente, d'obtenir une procession enthousiaste, et qui soit vivante sur toute sa longueur. Grâce à quelques commissaires et surveillants, on peut obtenir un déroulement sans à-coups notables et limiter le bavardage des enfants. Mais il n'y a guère que la chorale à manifester quelque vie » (Poitiers). La procession serait triomphale si le peuple chantait : or la masse est muette.

c) Mais il faut tenir compte de la diversité des lieux. Pour y voir clair, distinguons quatre types de paroisses :

1. Les paroisses rurales chrétiennes. La procession s'inscrit bien dans la vie du village. Il est facile de trouver un oratoire, un calvaire, etc., où s'assemblera le peuple, et de traverser le pays : la seule difficulté réside dans le chant populaire.

2. Les paroisses rurales peu chrétiennes. Imaginons ces villages de deux cents habitants dont 10 % à peine sont pratiquants. L'assemblée est squelettique, et tout y est difficile : peu de ministres, peu de chanteurs, le curé fait tout, et en plus il préside, marchant en tête d'une procession délicate à ordonner. (Quelques curés, par crainte du désordre, ont voulu rester à la fin de la procession « pour surveiller les hommes »). Quel spectacle pour les incroyants

qui voient passer cela depuis chez eux! Et d'ailleurs, les chrétiens ne tiennent pas beaucoup à se donner ainsi en spectacle. Conséquence : on se limitera à un court parcours, on partira de l'église pour y revenir après avoir fait le tour du cimetière (heureux si l'assemblée ne s'égaille pas sur les tombes pour y porter du buis!).

3. Les petites villes. Il y a des cas intéressants, comme celui de Douai, où l'unique procession de la ville va d'une église à l'autre. Il en était d'ailleurs ainsi dans la plupart des villes autrefois : procession unique regroupant clergé et fidèles de toutes les paroisses, s'arrêtant à une croix ou à une porte pour chanter le *Gloria laus*, quitte à regagner ensuite chacun son église pour la messe.

4. Les grandes villes. Nous devons ici envisager deux difficultés très différentes, mais souvent concourantes :

— d'une part les règlements municipaux et les embarras de la circulation ne laissent pas une procession se dérouler dans les rues de Paris ou de province : heureuse la paroisse qui dispose d'une petite place devant l'église. Et là même comme il est difficile de témoigner de sa foi dans une cérémonie extérieure, sans bravade ni respect humain!

— d'autre part les messes sont nombreuses et se succèdent à une cadence presque ininterrompue. D'où le double problème : comment insérer la procession dans un horaire très chargé ? et comment associer les fidèles de toutes les messes à la liturgie des Rameaux ? Chaque assemblée n'est-elle pas une paroisse différente ? Citons deux témoignages qui montrent l'embarras des pasteurs : « La procession des Rameaux s'intercale nécessairement entre la messe de neuf heures (où il y a foule) et la grand-messe (où il y a un peu moins de monde). Pendant cette procession, l'église est archicomble : le clergé se contente de sortir sous le porche de l'église et rentre après le chant du *Gloria laus*. Chacun tient plus à la bénédiction du rameau qu'à louer le Christ-Roi! Comment transporter tout ce monde hors de l'église ? Où ? Est-ce vraiment pensable et utile ? Il faudrait supprimer une messe pour trouver le temps d'une telle procession. Combien y viendraient ? peu ! Et combien dès lors manqueraient la messe ! » (Angers). « Le nouvel *Ordo* semble fait pour les paroisses normales... où la messe solennelle peut

être réellement l'assemblée de toute la communauté chrétienne. Or le dimanche des Rameaux, nous avons au moins huit mille personnes à accueillir dans l'église. Il faut donc prévoir au moins cinq ou six messes. Comment faire pour que toutes ces assemblées successives permettent à tous les fidèles d'entrer dans le mystère liturgique propre à ce jour ? Nous avons cherché une solution dans la direction suivante : avant les principales messes, nous faisons « en forme brève » la bénédiction et la procession. Un diacre monte à l'ambon et proclame l'évangile des Rameaux, tandis que le cortège liturgique conduit, par le bas-côté, le célébrant au fond de l'église. Là, le célébrant, en chape, procède à la bénédiction des Rameaux. Puis il remonte toute l'allée centrale, tandis que la foule chante un psaume de victoire. Arrivé dans le sanctuaire, il revêt la chasuble et monte aussitôt à l'autel pour l'introït. Il nous semble ainsi que l'esprit de ce jour est sauvegardé. Bien entendu, la bénédiction solennelle a lieu avant la messe chantée » (Paris).

On aboutit ainsi à plusieurs solutions, toutes déficientes :

— une procession unique avant l'une des messes, certains même la plaçant le soir, ce qui en exclut à peu près tous les occasionnels;

— une procession unique dans la matinée, entre deux messes, dans une église comble où seul le clergé se déplace;

— la vraie procession avant l'une des messes, et un condensé avant les autres.

Tout cela existe, mais on sent bien que, ou on prive une partie des fidèles de la liturgie d'entrée à Jérusalem, ou on maque à la loi de l'unité de la procession.

III. — LA MESSE

L'enquête ne nous a à peu près rien apporté au sujet de la messe. Deux points cependant sont à noter.

D'abord le caractère bigarré de l'assistance et la difficulté d'une animation ce jour-là.

Mais aussi la lecture de la Passion. Rares sont les paroisses où trois diacres peuvent chanter la Passion, ou celles dont le curé peut le faire seul ! On ne conçoit guère une lecture en français à la suite. S'il existe encore des églises où l'on

chante un cantique pour occuper la foule pendant la lecture latine, la plupart du temps la proclamation est faite en français par des lecteurs. On sent cependant que des questions se posent, que la jurisprudence reste flottante.

IV. — RYTHME DE LA LITURGIE

La nature de l'assistance ne facilite pas ici la tâche du pasteur, et cependant n'y faut-il pas une attention particulière, puisque pour beaucoup il n'y aura pas d'autre accès au mystère pascal. Or, sans parler de la messe en elle-même, il est trois choses qu'il faut ajuster : le rameau-objet, la procession, la lecture de la Passion.

Nous avons vu que certains se limitent à l'objet et en font un talisman, et nous apercevons déjà la nécessité d'une catéchèse.

Mais qui fait apparaître le lien profond de la procession et de l'évangile ? C'est évidemment un thème rebattu de la prédication, ces juifs qui crient *Hosanna* le dimanche et réclament la crucifixion le vendredi. Mais n'y a-t-il pas le désir de revivre la passion du Seigneur dans le mime sacré de l'ancien pèlerin qui refait chez lui le chemin de Bethphagé à Jérusalem, comme dans l'audition du récit évangélique qui nous rend le Seigneur présent ?

Voir le pourquoi de cette procession et comment elle nous fait entrer dans la messe, c'est-à-dire dans le mystère pascal, ne résoudra pas tous les problèmes pratiques, cela ouvrira cependant la voie vers des solutions qui ne seront pas créées par la fantaisie, mais inspirées par la tradition historique.

FRANÇOIS MORLOT.

II

LA TRADITION DE L'ÉGLISE

L'ORDONNANCE du dimanche inaugural de la semaine sainte forme, au rite romain, un ensemble harmonieux, dans lequel la procession des palmes sert de portique triomphal à la célébration de la Passion. Mais cette ordonnance n'est pas originelle et, pour saisir l'importance respective des rites ainsi que le sens exact des formulaires, il est indispensable de faire appel, une fois de plus, à l'histoire et à la liturgie comparée. Nous étudierons donc successivement l'élaboration des rites du 6^e dimanche du carême et sa célébration selon l'*Ordo* de 1955.

I. — Le dimanche inaugural de la semaine sainte

La première forme qu'a reçue la semaine sainte a consisté dans l'extension du jeûne pascal aux six jours de la semaine. Ce jeûne de six jours est attesté au milieu du 3^e siècle aussi bien en Syrie qu'à Alexandrie¹, tandis que Rome s'en tient au jeûne du vendredi et du samedi². Comme il s'agissait d'un jeûne, le dimanche qui inaugurerait la semaine s'est donc trouvé primitivement étranger à son caractère pascal. Cette situation paradoxale devait laisser des traces dans la liturgie jusqu'à nos jours. C'est ainsi qu'aux rites copte et syrien le dimanche des Palmes ne fait pas partie de la semaine sainte³.

1. Pour la Syrie : *Didascalie des Apôtres*, dans FUNK, *Didascalia et Constitutiones Apostolorum*, l. c., p. 288. Pour Alexandrie : DENYS D'ALEXANDRIE, *Epistola ad Basilidem de magno sabbato quo tempore finiendum sit jejuniium*, dans ROUTH, *Reliquiae sacrae*, l. c., p. 229.

2. HIPPOLYTE DE ROME, *La Tradition apostolique*, 29; éd. BOTTE, pp. 64-65.

3. Pour le rite syrien : G. KHOURI-SARKIS, *La semaine sainte dans l'Église syrienne*, dans *La Maison-Dieu*, 41, p. 96. Pour le rite copte : E. LANNE, *Textes et rites de la liturgie pascale dans l'ancienne Église copte*, dans *L'Orient syrien*, 1961, p. 285.

En fait, aux approches de l'an 400, *le dimanche où l'on entre dans la semaine pascale* allait pourtant se présenter à la pèlerine Égérie, séjournant à Jérusalem, avec les traits que nous lui connaissons. On conçoit d'ailleurs sans peine que l'Église de Jérusalem ait pensé, avant toute autre, à célébrer dans leur déroulement historique les événements de la Passion et à les commémorer à l'emplacement où les fixait la tradition. Égérie va donc nous décrire la procession vespérale qui, du mont des Oliviers à la rotonde du Saint-Sépulcre, l'Anastasis, célébrait l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem :

Quand approche la 11^e heure (17 h), on lit le passage de l'évangile où les enfants, avec des rameaux et des palmes, accoururent au-devant du Seigneur en disant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Et aussitôt l'évêque se lève avec tout le peuple, et alors, du haut du mont des Oliviers, on vient, tout le monde à pied. Tout le peuple marche devant l'évêque au chant des hymnes et des antiennes, répondant toujours : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Tous les petits enfants du pays, jusqu'à ceux qui ne peuvent pas marcher parce qu'ils sont trop jeunes, et que leurs parents portent à leur cou, tous tiennent des rameaux, les uns de palmiers, les autres d'oliviers; et ainsi on escorte l'évêque à la manière dont le Seigneur a été escorté ce jour-là. Du haut de la montagne jusqu'à la ville, tout le monde fait tout le chemin à pied, même les dames, même les hauts personnages, tous escortent l'évêque en disant le répons; on va ainsi, tout doucement, tout doucement, pour ne pas fatiguer la foule, et le soir est déjà venu quand on arrive à l'Anastasis. Arrivé là, bien qu'il soit tard, on fait pourtant le lucernaire, puis encore une prière à la Croix et on renvoie le peuple⁴.

On notera, comme caractéristique de cette procession, le souci de reproduire le plus exactement possible l'entrée du Seigneur à Jérusalem : non seulement, on en suit l'itinéraire, mais l'évêque y représente le Christ d'une manière particulière et la foule répète sans fin l'acclamation évangélique : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*, tandis que la présence des enfants rappelle le souvenir de ceux qui criaient dans le temple : *Hosanna au fils de David* et la citation que fit Jésus du psaume 8 à leur sujet : *Ta majesté suprême est chantée par des lèvres d'enfants, de tout petits* (Mt., 21, 9-16). La volonté de mimer l'entrée triomphale du Roi-Messie dans la ville sainte devait se manifester par la suite partout où s'implanterait la procession des palmes.

4. ÉTHÉRIE, *Journal de voyage*, éd. PÉTRÉ, pp. 221-223.

1. LE DIMANCHE DES PALMES EN ORIENT

De Jérusalem la procession se répandit dans tout l'Orient et y fit du dimanche inaugural de la semaine sainte le dimanche des Palmes.

Introduite en Perse entre 496 et 502, reçue vers la même époque à Édesse, la procession connut partout un grand succès. Au 9^e siècle, elle était devenue tellement populaire dans l'Église syro-jacobite qu'elle attirait les populations entières des villes et des villages. Un peu plus tard, nous voyons qu'à Jérusalem, pour dramatiser le rite, l'évêque y figurait assis sur un âne, tandis qu'en Égypte le Christ était représenté par la Croix que l'on portait triomphalement⁵. Byzance ne reçut que plus tardivement la procession et elle l'abandonna dès les 10^e-11^e siècles. Seuls des Byzantins, les melkites l'ont conservée jusqu'à nos jours.

Mais les liturgies orientales ne se sont pas contentées de célébrer la procession des palmes, elles ont fait du mystère de l'entrée de Jésus à Jérusalem le thème exclusif du dimanche qui précède la Pâque : ce jour est tout entier pour eux, aussi bien à l'office qu'à la messe, le dimanche des Palmes. C'est ainsi que la liturgie byzantine fait lire, dès les Vêpres du samedi soir, Genèse, 49, 1-2 et 8-12 (*Il attache à la vigne son ânon, au cep le petit de son ânesse*), Sophonie, 3, 14-20 (*Réjouis-toi, fille de Sion. Le roi d'Israël, le Seigneur, est au milieu de toi*), Zach., 9, 9-15 a (*Voici qu'un Roi vient à toi; il est juste et sauveur; il est doux et monté sur un âne et sur un jeune ânon*). A la fin de Matines on lit Matth., 29, 1-17, qui fait le récit de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, tandis que les deux lectures de la messe sont Phil., 4, 4-9 (*Réjouissez-vous, le Seigneur est proche*), et Jean, 12, 1-18 (onction de Béthanie et entrée à Jérusalem). Tout au long de l'office retentit l'acclamation : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, hosanna au plus haut des cieux*⁶. On retrouve les mêmes thèmes dans la liturgie syrienne :

Jacob attacha un âne à un cep de vigne et attendit;
Vint Zacharie qui l'en détacha et le donna à son Seigneur⁷.

5. A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée*, Chevetogne, 1940, pp. 158-159.

6. E. MERCENIER, *La prière des Églises de rite byzantin*, t. 2, 2, pp. 69-92.

7. G. KHOURI-SARKIS, *La semaine sainte dans l'Église syrienne*, l. c., p. 97.

Au rite copte, on lit, le matin, le récit de l'entrée à Jérusalem selon les quatre évangiles⁸.

2. LE DIMANCHE DES PALMES EN ESPAGNE ET EN GAULE

La procession orientale des palmes avait gagné l'Espagne au début du 7^e siècle. Saint Isidore de Séville († 636) connaît déjà le *dies palmarum* et le *Liber ordinum* contient un *Ordo* développé *in ramos palmarum*, qui est le plus ancien document liturgique d'Occident concernant la fête. Selon cet *Ordo*, *ambulat omnis populus ad ecclesiam unde palme levantur, et psallendo ad aliam ubi et missa complebitur peraccedunt*⁹. L'évêque ou le prêtre peut choisir entre les cinq oraisons de rechange, qui lui sont proposées pour la bénédiction des palmes déposées sur l'autel. Il bénit ensuite le peuple et la procession s'ébranle. Malheureusement la page qui décrivait le déroulement de la procession a été déchirée et nous n'avons pas d'autre détail sur la psalmodie qui l'accompagne. Des trois lectures de la messe¹⁰, seul l'évangile concerne l'entrée de Jésus à Jérusalem, car, contrairement à l'Orient, la liturgie des Palmes a rencontré en Espagne certains rites du catéchuménat fixés depuis longtemps à ce dimanche : la *Tradition symboli* dans la messe, précédée, le matin, de l'*Effeta*.

A l'instar des livres hispaniques, les livres liturgiques gaulois de la fin du 7^e siècle célèbrent le dernier dimanche du carême à la fois comme le dimanche des Palmes et comme celui de la Tradition du symbole. Tous les formulaires de la messe ont, comme thème principal, l'entrée de Jésus à Jérusalem, qui est rattachée d'ailleurs à la résurrection de Lazare : *quo Lazarum reduxisti post tartara... plaudens turba Bethania occurrit cum palmis tibi obviam regi*¹¹. Le lien qui est établi entre la résurrection de Lazare et le triomphe de Béthanie, révèle l'influence orientale : l'Orient célèbre, en effet, la résurrection de Lazare comme un événement du mystère du salut, tandis que

8. O. BURMESTER, *Le lectionnaire de la semaine sainte*, P. O., 24, pp. 192-200.

9. M. FEROTIN, *Le liber ordinum*, Paris, 1904, col. 178-184.

10. J. PEREZ DE URBEL, *Liber comicus*, Madrid, 1950, pp. 316-319.

11. *Missale gothicum*, éd. MOHLBERG, n° 196.

la liturgie romaine en fait seulement un thème de sa catéchèse baptismale. La messe du dimanche des Palmes était-elle précédée en Gaule, comme en Espagne, de la procession ? Aucun document formel ne nous permet de répondre. Le *Missel de Bobbio* contient bien une *benedictio palme et olive super altario* pour le dimanche des Palmes et le titre qui lui est donné évoque les termes mêmes de la rubrique du *Liber ordinum*, mais le texte du formulaire ne fait pas allusion à la procession ; le rameau d'olivier y est seulement présenté comme une sauvegarde pour l'habitation où il sera porté¹². Nous sommes pourtant autorisés à penser que la Gaule du 7^e siècle connaissait la procession des rameaux, non seulement parce que cette procession était célébrée dans les pays auxquels elle avait emprunté l'idée de fêter l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem, mais encore en raison du caractère populaire de la fête. Celle-ci était tellement entrée dans les mœurs que les livres romains, appelés à remplacer au siècle suivant les vieux livres indigènes, durent donner le titre de *dominica in palmis* à des formulaires qui, selon l'usage romain, célébraient la Passion du Seigneur. Il fallait que la procession des palmes fut solidement implantée en Pays francs à la fin du 8^e siècle pour survivre à l'instauration de la liturgie du Latran dans l'empire carolingien. Au début du 9^e siècle, Amalaire atteste, en effet, que, le jour des rameaux, *nos per ecclesias nostras solemus portare ramos et clamare : hosanna*¹³, et dans les mêmes années, Théodulphe d'Orléans compose son *Gloria laus*.

3. LE DIMANCHE DE LA PASSION A ROME

a) *Le dimanche où on lit la Passion.*

Tandis qu'à Jérusalem, au début du 5^e siècle, le dimanche inaugural de la semaine pascale était caractérisé par la procession vespérale des Palmes, à Rome, à la même époque, il se distinguait des autres dimanches par la lecture de la Passion ; celle-ci était reprise le mercredi et le vendredi saints. Saint

12. *Missel de Bobbio*, éd. E. A. LOWE (H.B.S.), n° 558.

13. AMALAIRE, *Liber officialis*, l. I, c. 10, éd. HANSSSENS, tome 2, p. 58.

Léon le Grand l'atteste clairement dans ses dix-neuf sermons *de passione Domini*. Sept d'entre eux ont été prononcés *in die dominico* et le thème de chacun d'eux est repris et poursuivi le mercredi suivant : *Ce serait beaucoup, bien-aimés, si le sermon d'aujourd'hui voulait tout raconter*, dit le prédicateur à la fin du sermon III; *aussi remettons-nous la suite à mercredi, jour auquel on recommencera la lecture de la Passion*¹⁴. Si l'on s'en rapporte aux évangélistes postérieurs, on devait lire la Passion selon saint Matthieu le dimanche, selon saint Luc le mercredi et selon saint Jean le vendredi¹⁵. Pour saint Léon, le dimanche qui ouvre la semaine sainte constitue déjà le commencement de la fête de la Passion : *Desiderata nobis, dilectissimi, et universo optabilis mundo adest festivitas Dominicae passionis*, dit-il dans son onzième sermon, prononcé le dimanche¹⁶, et il invite ses fidèles à appliquer au *summum et potentissimum divinae misericordiae sacramentum* un sentiment plus vif de l'âme et un regard plus pur de l'esprit, *car ce n'est pas seulement le retour du temps, mais aussi la lecture du texte évangélique qui nous présente toute l'œuvre de notre salut*¹⁷.

Dès le 5^e siècle, le dernier dimanche du carême a donc trouvé à Rome sa forme définitive : bien qu'il n'en porte pas encore le nom, il est le dimanche de la Passion. La passion du Seigneur en demeurera le thème unique jusqu'à la fin du 10^e siècle. Ni le souvenir de l'entrée de Jésus à Jérusalem, ni la *traditio symboli* ne viendront détourner les yeux du peuple romain de la Croix : l'évangile du triomphe messianique du Christ, en saint Jean, sera lu le lundi¹⁸, tandis que la *traditio symboli* est accomplie lors du 3^e scrutin le dimanche précédent, 5^e de carême, en attendant de passer en semaine lorsque les baptêmes d'adultes se seront raréfiés.

14. LÉON LE GRAND, *Sermons, Sermon 3 de Passione*, éd. R. DOLLE, t. 3, p. 35.

15. Th. KLAUSER, *Dás römische Capitulare evangeliorum*, Munster, 1935, pp. 23-24.

16. LÉON LE GRAND, *Sermons, Sermon 2 de Passione*, éd. R. DOLLE, t. 3, p. 73.

17. *Ibid.*, *Sermon 5*, p. 41.

18. Th. KLAUSER, *l. c.*, p. 23. C'est en raison de cette lecture du lundi que les vieux sermonaires romains intitulent leur lecture nocturne : *In vigilia Osannae* (G. Low, *Il più antico sermonario di S. Pietro in Vaticano*, dans *Revista di archeologia christiana*, 19, 1942, p. 154).

b) *Les noms du dimanche inaugural de la semaine sainte.*

Bien que le dimanche inaugural de la semaine sainte célèbre à Rome le mystère de la Croix, à l'exclusion de tout autre, dans une sorte d'anticipation du vendredi saint, il n'est pas sans intérêt de relever les titres qui lui sont donnés dans les divers documents liturgiques du haut moyen âge. Ils peuvent, aujourd'hui encore, éclairer notre pastorale.

Dominica indulgentiae ad Lateranis. C'est sous ce titre que l'épître accompagnant la lecture de la Passion (Phil., 2, 5-11) est indiquée dans le plus ancien épistolier romain¹⁹. Cette appellation devait se perpétuer jusqu'au 10^e siècle, où nous la trouvons encore dans l'*Ordo* mayençais²⁰. Une préface en développe le thème : *VD... per Christum Dominum nostrum. Per quem nobis indulgentia largitur : et pax per omne saeculum praedicatur. Traditur cunctis credentibus disciplina : ut sanctificatos nos possit dies venturus excipere*²¹. Le rite tolédan a conservé, le vendredi saint après la lecture de la Passion, une supplication solennelle pour les pénitents, dans laquelle le clergé et le peuple sont invités par l'archidiaque à crier de nombreuses fois : *Indulgentia*²². Au seuil de la semaine de la réconciliation des pénitents, Rome a pu connaître un rite semblable. Peut-être, aussi, proclamait-on les noms de ceux qui étaient admis à la réconciliation.

Ebdomada VI die dominico ad Lateranis, tel est habituellement le titre que donnent les évangélistes²³. Il nous rappelle que la distinction entre le Carême et le triduum pascal est plus fondamentale que celle du Carême et de la semaine sainte. Les premiers jours de la 6^e semaine appartiennent toujours à la *Quadragesima*.

Dominica de Passione Domini. Le sacramentaire gélasien

19. G. MORIN, *Le plus ancien Comes ou lectionnaire de l'Église romaine*, dans R. B., 1910, p. 53.

20. M. ANDRIEU, *Les Ordines romani, Ordo 50*, t. 5, p. 162.

21. H. A. WILSON, *The gregorian sacramentary under Charles the great*, London, 1915, p. 269. Cette préface devait passer dans les sacramentaires des 10^e-11^e siècles, tels le sacramentaire de Corbie (P. L., 78, col. 77) et celui de Nevers (éd. CROSMIER, p. 184).

22. *Missale mixtum*, P. L., 85, col. 428.

23. Th. KLAUSER, *l. c.*, pp. 23, 69, 110, 149 (*Ebdomada VI indulgentiae ad Lateranis*).

donne comme titre : *Dominica in palmas de passione domini*²⁴, mais il est vraisemblable que le titre originel ne portait pas la mention des palmes, étrangère à la tradition romaine. Le titre de Dimanche de la Passion est évidemment celui qui exprime le mieux la teneur des formulaires romains de ce jour. On doit regretter que, dès la seconde moitié du 8^e siècle, l'appellation ait passé au 5^e dimanche de Carême, devenu le point de départ d'un Temps de la Passion de quinze jours, en application matérielle du texte de l'Exode relatif à la Pâque : *in quinta decima die sollemnitatem celebrabitis*²⁵.

Dominica in palmis. L'expression pénètre dans les livres romains dès les 7^e et 8^e siècles, sans que pour autant ceux-ci changent quoi que ce soit à leurs formulaires, qui demeurent uniquement *de Passione*²⁶. Il en sera ainsi jusqu'à la pénétration à Rome des usages franco-germaniques à la fin du 10^e siècle.

4. LA PROCESSION DES PALMES EN OCCIDENT

Nous avons recueilli la première attestation de la procession des Palmes en Occident dans le *Liber ordinum* hispanique du 7^e siècle. Remontant probablement à la même époque en Gaule, elle nous y a été attestée d'une manière ferme au début du 9^e siècle. Elle devait se développer avec beaucoup d'éclat dans l'empire carolingien durant les 9^e-10^e siècles. Dès lors, Ordinaires des cathédrales et des monastères, coutumiers et cérémoniaux de toutes sortes lui feront une place de choix dans leurs descriptions de l'année liturgique à travers tous les pays et au long des siècles jusqu'à nos jours. Sur un fond à peu près identique les coutumes les plus variées viendront se greffer. A ce titre, l'histoire de la procession des rameaux appartient autant à celle du sentiment religieux et du folklore qu'à l'histoire de la liturgie²⁷. Il n'est pas question d'aborder

24. *Sacramentaire gélasien*, éd. MOHLBERG, n^o 329.

25. M. ANDRIEU, *Les Ordines romani*, *Ordo 26*, 1, t. 3, p. 325. Le paragraphe de l'*Ordo 26* est repris dans l'*Ordo 50*, t. 5, p. 161.

26. C'est le titre que donnent le sacramentaire de Padoue et l'*Hadrianum*, ainsi que les antiphonaires (voir R.-J. HESBERT, *Antiphonale Missarum sextuplex*, n^o 73).

27. L'histoire de la procession des Rameaux a été faite excellemment dans le livre de H. GRAF, *Palmenweihe und Palmenprozession in der*

ici un domaine aussi vaste. On présentera seulement l'élaboration du formulaire et l'introduction de la procession dans la liturgie romaine.

a) *La formation du formulaire.*

Le formulaire de la procession des Palmes au Missel romain antérieur à 1955 avait une grande ampleur, puisqu'il comportait pour la bénédiction des palmes ou des rameaux une véritable *missa sicca* : antienne d'entrée, collecte, lecture d'ancien Testament, graduel, évangile, oraison suivie d'une préface et du *sanctus*, lequel était également suivi de six oraisons; après la distribution des palmes, une nouvelle oraison préluait à l'invitation du diacre : *Procedamus in pace*. La procession comportait le chant de six antiennes, du *Gloria laus* et du répons d'entrée (*Ingrediente Domino*).

A part le chant d'entrée et le graduel, ce formulaire reproduit exactement celui que donne le missel manuscrit du Latran de la fin du 12^e siècle²⁸. Ce dernier était, lui-même, l'héritier des multiples *Ordines* des rameaux, dont le plus développé et celui qui exerça la plus grande influence est l'*Ordo* mayençais de 950. Arrêtons-nous à cet ordo-type *de die palmarum*²⁹. Bien qu'il convoque le peuplé *in ecclesia sancti Iohannis ad Lateranos* (n° 2), il est certain que nous sommes dans une ville transalpine. En fait, c'est en dehors des murs de la cité qu'a lieu le rassemblement (n° 42). Le prêtre commence par bénir le sel et l'eau et à en faire le mélange (n° 3), puis le chantre entonne l'*Osanna*, le prêtre chante l'oraison de collecte, et on fait les lectures : Exode, 15, 27-16, 10, répons *Collegerunt pontifices*, évangile de l'entrée à Jérusalem soit en saint Matthieu (Mt., 21, 1-9), soit en saint Marc (Mc, 11, 1-10). *Finito*

lateinischen Liturgie, Steyler, 1959. On pourra se reporter aussi à N. MAURICE-DENIS BOULET, *Le dimanche des Rameaux*, dans *La Maison-Dieu*, 41 (1955), pp. 16-33. En lisant la description de la procession des Rameaux à Reims au 12^e siècle dans U. CHEVALIER, *Sacramentaire et martyrologe de l'abbaye de Saint-Rémy, Martyrologe, calendrier, ordinaires et prosaire de la métropole de Reims*, Paris, 1900, pp. 277-279, on aura une vue assez juste du déroulement de cette procession en France au moyen âge.

28. *Archivio di Stato italiano, Fondo dell'archiconfraternità del Santissimo Salvatore*, n° 997, fol. 134-138. Le texte des antiennes de la procession a été gratté après la première *Occurrunt turbae*.

29. M. ANDRIEU, *Les Ordines romani, Ordo 50*, t. 5, pp. 162-183.

evangelio, faciat episcopus, si velit, sermonem ad populum de evangelio et de praesenti festivitate (n° 9). Le prêtre bénit alors les rameaux. Il n'a pas moins d'une dizaine d'oraisons au choix, selon qu'il s'agit de tel ou tel genre de branchages (n°s 10-22). La bénédiction des branches d'oliviers est constituée par une longue oraison sur laquelle se greffe une préface; elles développent, l'une et l'autre, la typologie de l'onction et du Christ-Messie, ainsi que celle de l'olivier, de Noé à la foule de Jérusalem acclamant Jésus. Après l'aspersion et l'encensement des palmes, qu'accompagne une oraison (deux formules au choix, n°s 24-25), a lieu leur distribution au peuple et le départ en procession : *Expensis palmis, vadunt ad ecclesiam ubi missam debent celebrare, cantantes per viam antiphonas processionales* (n° 29).

On chante d'abord trois antiennes : *Cum adpropinquaret Dominus, Cum audisset populus, et Turba multa* avec le psaume 95, *Cantate Domino* (l'antienne *Ante sex dies* a été chantée pendant la distribution des palmes). On arrive ainsi *ubi est statio sanctae crucis* (n° 33). Cette station à la croix devait être jusqu'au dernier siècle, en France, l'un des rites les plus populaires de la procession des rameaux³⁰. Les enfants chantent l'antienne *Fulgentibus palmis* à laquelle la schola répond *ex parte populi* par l'antienne *Occurrunt turbae*. Les écoliers s'avancent alors vers la croix *et, cum omni reverentia casulas vel cappas in terram jactantes, proni adorant crucifixum*, tandis que le clergé chante l'antienne *Pueri Hebraeorum vestimenta prosternebant in via*. Ils sont suivis d'un autre groupe d'enfants qui viennent derrière leur bannière en chantant *Kyrie eleison*. Ceux-ci jettent des rameaux devant la croix et, à leur tour, *proni adorant crucifixum*, pendant que le clergé chante *Pueri Hebraeorum tollentes ramos palmarum*. Tous alors se tournent soit vers le saint Évangile, dont on ne nous avait pas encore dit qu'il était porté solennellement dans cette procession³¹, soit vers la Croix, et les enfants de la schola entonne le *Gloria laus*. Après le chant de l'hymne de Théodulphe, la schola entonne l'antienne *Omnes collaudent nomen*

30. P. JOUNEL, *La semaine sainte en France aux 17^e et 18^e siècles*, dans *La Maison-Dieu*, 41, p. 134.

31. E. MARTÈNE, *De antiquis Ecclesiae ritibus*, l. 4, c. 20, 10, éd. Anvers, 1764, t. 3, p. 71. Voir aussi l'*Ordo 12* de Mabillon, dans P. L., 78, col. 1071.

tuum avec le psaume *Lauda Jerusalem Dominum* et tout le peuple jette des fleurs et des feuilles. Le clergé accompagne cet hommage du chant de l'antienne *Cum angelis et pueris fideles inveniamur triumphatori mortis*. Puis, l'évêque s'avance devant la croix, *et prostratus in terram cum omni populo adoret crucifixum, clero interim cantante antiphonam : Scriptum est enim*. L'évêque chante ensuite une longue oraison et la procession reprend sa marche triomphale : *honorifice progrediantur ad civitatem sive ecclesiam* (n^{os} 33-42) au chant de l'hymne *Magnum Salutis gaudium* que devait conserver le rite ambrosien. Quand on arrive aux portes de la ville, tout le peuple chante *Kyrie eleison* et le premier chantre entonne le répons *Ingrediēte Domino in sanctam civitatem*. La procession pénètre enfin dans l'église au chant de l'antienne *Cœperunt omnes turbæ* avec le *Benedictus*. La messe commence aussitôt. *Ministri vero et clerus ac populus teneant palmas in manibus usque ad expletionem missæ* (n^o 47).

Si longue qu'elle ait pu être, la description détaillée de la procession selon l'*Ordo* mayençais était indispensable pour donner une idée de l'importance qu'avait pris le rite dès le 10^e siècle : longueur du parcours, abondance des chants, jeu liturgique donnant une expression plastique aux textes chantés, honneurs rendus à la Croix et à l'Évangile, tout contribuait à en faire un hommage vraiment populaire au Christ-Roi. Le Seigneur ne tarderait pas d'ailleurs à être salué explicitement comme Roi durant l'adoration de la Croix par le chant de l'antienne *Ave, Rex noster*, qui a été composée pour accompagner cet hommage³².

b) *L'introduction de la procession dans la liturgie romaine.*

L'*Ordo* que nous venons d'analyser arriva à Rome dans les années qui précédèrent l'an mille. Il ne devait pas tarder à y être copié avec les autres *Ordines* constituant le Pontifical romano-germanique. On sait quelle faveur devait trouver sur les bords du Tibre la liturgie rhénane. Il n'est donc pas étonnant que la procession des Palmes soit mentionnée dans les livres romains dès le 11^e siècle. Le plus ancien témoin que nous en

32. Cette antienne apparaît à peu près simultanément au 10^e siècle à Chartres, à Subiaco, à Dunstan et en Allemagne. Voir les tableaux de H. GRAF dans l'ouvrage cité note 27.

connaissances personnellement est un *Orationale* de Saint-Pierre (*Capit. S. Pietro F 12*) du début du 11^e siècle. Il donne quatre oraisons de rechange pour bénir *ramos olive seu frondes Palmarum* le dimanche des Palmes après Tierce (fol. 116). De même un épistolier de Saint-Saba sur l'Aventin, qui appartient, lui aussi, au 11^e siècle, reproduit-il le texte de l'antienne *Osanna*, de l'oraison *Deus quem diligere* et de la lecture *Venerunt filii Israël*; malheureusement, la nature même de l'épistolier fait qu'il passe tout de suite à l'épître de la messe³³.

Comme on le voit, la bénédiction et la procession furent accueillies rapidement dans les églises de Rome. Au 12^e siècle, l'*Ordo* du cardinal Cencius de Sabellis décrit une procession populaire dans laquelle l'évangélicaire est porté par des diacres sur un brancard³⁴ et le Pontifical propose un rite très proche de celui que donnent les Ordinaires français ou allemands de la même époque³⁵, tandis que nous voyons les chanoines du Latran faire leur procession avant que le pape n'arrive à la basilique constantinienne pour la messe³⁶. Mais le Pontifical précise bien, ensuite, que les choses se passent différemment dans la liturgie stationale, et le rite qu'il décrit ne variera guère jusqu'au départ des papes pour Avignon³⁷. En fait, aucune nouvelle procession n'a été introduite dans la liturgie papale. Le pontife se contente de distribuer des palmes bénites aux cardinaux, au clergé et au peuple, dans une chapelle du palais; puis le cortège descend, par l'itinéraire habituel, vers

33. Cet épistolier est conservé à la Bibliothèque angelica. Le ms. lat. 4770 de la Bibliothèque vaticane, dans lequel Wilmart voit un missel de Subiaco du 10^e siècle, donne d'abord sans titre une série d'antiennes notées : *Occurrunt turbae, Ave rex noster, Gloria laus, Pueri Hebraeorum portantes, Pueri Hebraeorum vestimenta, Dum appropinquaret, Ante sex dies, Appropinquante Jesu, Dum appropinquaret, Appropinquante Jesu, Cum audisset populus, Coeperunt omnes, Introeunte, Collegerunt* (fol. 66-67). Après la messe, on lit une *benedictio palmarum* dont les formulaires diffèrent quelque peu de ceux que nous connaissons par ailleurs. On trouve en particulier comme première lecture Rom., 11, 13-24 (la parabole de l'olivier), et la préface est suivie, sous le titre *Item benedictio*, d'un *Vere sanctus, vere benedictus, vere mirabilis et metuendus Dominus*, qui révèle son origine gallicane (fol. 67^v).

34. MABILLON, *Ordo* 12, 18, P. L., 78, col. 1071.

35. M. ANDRIEU, *Le Pontifical romain au moyen âge : Le Pontifical du 12^e siècle*, pp. 210-214.

36. BERNHARD, *Ordo officiorum Ecclesiae lateranensis*, éd. FISCHER, pp. 42-43.

37. *Le Pontifical romain du 12^e siècle*, l. c., p. 214.

la basilique pour la messe. La seule nouveauté consiste dans le fait qu'on tienne les palmes en mains et qu'on chante au cours de la procession les antiennes célébrant l'entrée du Seigneur à Jérusalem. Le *Gloria laus* est exécuté devant la porte close de la basilique sous la forme d'un dialogue entre la schola, qui est à l'intérieur, et le cortège papal, qui attend à l'extérieur. La porte s'ouvre enfin et la procession entre au chant du répons *Ingrediente Domino*³⁸. Le seul développement ultérieur consiste dans l'importance de plus en plus grande que prendra la distribution des palmes au peuple par le pape : *deinde projicit folia palmarum seu olivarum super populum*³⁹.

Au terme de ce double périple historique et géographique, nous percevons mieux par quels cheminements la procession des palmes est entrée dans le rite romain. Reçue avec faveur dans les églises paroissiales et dans les monastères, elle est toujours restée quelque peu étrangère à la liturgie papale. Elle n'a jamais connu au Latran ou, plus tard, au Vatican l'ampleur et la ferveur populaire qui en marquaient le déroulement dans les rues de Chartres, de Reims et de Mayence. De ce point de vue, l'esprit pastoral qui a présidé à la rédaction de l'*Ordo* de 1955 ne constitue pas un retour à la tradition romaine, mais une très heureuse innovation.

II. — Le dimanche de la Passion ou des Palmes

Dominica II Passionis seu in Palmis, tel est, selon l'*Ordo* romain de 1955, le titre officiel du dimanche inaugural de la semaine sainte. Respectant la hiérarchie des valeurs que veut affirmer son titre, nous allons présenter la liturgie du dimanche de la Passion avant celle de la procession des palmes.

I. LE DIMANCHE DE LA PASSION

Alors que les liturgies d'Orient célèbrent dans la messe et l'office du dimanche des Palmes le mémorial de l'entrée mes-

38. On complétera la description du *Pontifical du 12^e siècle* par l'*Ordo du chanoine Benoît*, qui est de la même époque (*Ordo II* de MABILLON), dans P. L., 78, col. 1039-1040.

39. *Ordinarium S.R.E.* de Gaetano Stefaneschi (*Ordo 14* de MABILLON), dans P. L., 78, col. 1203.

sianique de Jésus à Jérusalem, la liturgie romaine rassemble en ce jour ses fidèles dans la commémoration de la passion du Seigneur. C'est là une des caractéristiques du rite romain. Or, un rite est autre chose qu'un ensemble de rubriques ou un répertoire de textes; il constitue l'expression culturelle d'une spiritualité. Il n'est donc pas indifférent que, sur un point aussi important, nous entrions pleinement dans l'esprit du rite romain, dont nous sommes les célébrants.

a) *La messe de la Passion.*

La messe de la Passion culmine évidemment dans l'acte sacrificiel, qui renouvelle, en l'actualisant, la passion du Seigneur, et dans l'anamnèse où nous faisons le mémorial de la *beata Passio*. Mais, du point de vue du formulaire liturgique, l'élément principal consiste dans l'évangile de la Passion. Comme l'histoire nous l'a montré, c'est autour de la lecture de la passion de Notre-Seigneur que s'est cristallisée toute une liturgie de *Passione*.

La lecture de la Passion apparaît donc comme le sommet liturgique de ce dimanche. On sait quelle importance lui accordait saint Léon le Grand : *Le récit évangélique a retracé comme de coutume, bien-aimés, l'histoire sacrée de la passion du Seigneur; je pense qu'elle s'est si bien fixée en tous vos cœurs que la lecture en est devenue comme une vision pour chacun des auditeurs*⁴⁰. Le récit doit affecter nos sentiments :

Non que la tristesse nous accable, ou que nous effraie la violence des Juifs furieux, puisque la résurrection du Seigneur et son ascension ont entraîné jusqu'à une invincible fermeté ceux-là même qu'avait ébranlés la violence de la tempête; mais, en pensant à ce que furent alors les foules de Jérusalem et les prêtres, nous tremblons en nous-mêmes de nous laisser aller à ce crime énorme qu'ont accompli les impies⁴¹.

Pour que la lecture de l'évangile par le diacre opère ainsi au fond de l'âme du chrétien, saint Léon éprouvait la nécessité d'en commenter le texte dans son homélie. La proclamation de

40. LÉON LE GRAND, *Sermon 19 de Passione Domini*, éd. DOLLE, t. 3, p. 116.

41. *Ibid.*, p. 117.

la Passion dans la messe n'arrivera au même résultat que si nous utilisons le même instrument.

Tous les formulaires qui précèdent la lecture de la Passion préparent l'assemblée à entrer dans la plénitude du mystère, qui est mort et vie : de même que la liturgie de Pâques fera allusion à l'immolation de l'Agneau, ainsi la liturgie du dimanche de la Passion est-elle déjà toute illuminée de la gloire de la résurrection : la collecte, l'épître, le graduel et le trait présentent tour à tour les deux versants du mystère pascal. La collecte, en annonçant les *documenta patientiae* du Christ, que fournira l'évangile, demande au Seigneur que nous ayons part à sa résurrection, *et resurrectionis consortia mereamur*. L'épître pourrait aussi bien être lue le jour de l'Ascension qu'en ce dimanche : le Christ Jésus *s'abaissa en se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé souverainement, et lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom* (Phil., 2, 8-9). Le graduel est également rempli de la gloire de l'Ascension : *cum gloria assumpsisti me* (Ps. 72, 24). Quant au psaume 21, dont le chant précède la lecture de la Passion, l'usage qu'en font les liturgies montre dans quel esprit l'Église veut que nous le lisions : tandis qu'au rite romain nous le chantons au seuil de la semaine sainte, le rite copte le fait psalmodier dans la nuit pascale immédiatement après l'évangile de l'annonce de la résurrection et de l'envoi des apôtres : *Allez donc, de toutes les nations faites des disciples* (Mt., 28, 1-20)⁴². Les versets, qui ont été retenus pour le trait, nous font entendre, après la lamentation du Christ en croix, le chant de victoire du Ressuscité : *On annoncera le Seigneur aux âges à venir, sa justice aux peuples à naître. Telle est son œuvre!* (Ps. 21, 32). Au début de la prière eucharistique la préface de la Croix, qu'au 12^e siècle on ne disait qu'à partir de ce jour⁴³, évoque encore, dans une vigoureuse synthèse, les deux arbres : celui du Paradis terrestre, où Satan remporta la victoire sur le premier Adam, et l'arbre de la Croix où il est terrassé par l'Adam céleste, *ut unde mos oriebatur inde vita resurgeret*.

42. O. BURMESTER, *Le lectionnaire de la semaine sainte*, l. c., pp. 429-433.

43. BERNHARD, *Ordo officiorum Ecclesiae lateranensis*, l. c., p. 44.

b) *L'office de la Passion.*

L'office se développe dans les mêmes perspectives que la messe. S'il est ouvert à quelques antiennes évoquant l'entrée de Jésus à Jérusalem (en particulier l'admirable 4^e antienne de Laudes : *Cum angelis et pueris*), il demeure dominé par la lecture de Jérémie et les hymnes à la Croix de Venance Fortunat († vers 570). Reproches du Seigneur à son peuple qui l'a oublié depuis des jours sans nombre (2^e lecture), vision de gloire que développe le poète : *Vexilla Regis prodeunt, Arbor decora et fulgida*, présentent à nouveau les aspects complémentaires du mystère rédempteur.

La liturgie du dimanche de la Passion s'achève sur l'antienne de Vêpres pour le *Magnificat* : *Il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais après ma résurrection, je vous précéderai en Galilée. C'est là que vous me verrez, ainsi parle le Seigneur. Ibi me videbitis*, voilà, dès le soir du dimanche de la Passion, la nouvelle qui retentira joyeuse dans la nuit sainte de Pâques.

En mettant en relief l'importance de la liturgie du dimanche de la Passion, nous n'avons pas seulement voulu respecter le génie propre du rite romain. Le souci pastoral rejoint ici les préoccupations du liturgiste. En effet, quelle que soit notre insistance auprès des fidèles pour les inviter à participer aux offices du jeudi et du vendredi saints ainsi qu'à la nuit pascale, quelles que soient les facilités accordées par l'Église pour célébrer la messe *in Cena Domini* et l'office de la Passion en dehors des heures de travail, il n'en reste pas moins que la majorité des chrétiens ne vient à l'assemblée que le dimanche. Seule, l'assemblée dominicale est d'ailleurs de précepte. Il est donc important que les fidèles qui n'auront pas la possibilité de venir aux offices de la semaine sainte puissent observer, pour reprendre à rebours l'expression de saint Ambroise, *non solum resurrectionis diem, sed etiam passionis*. Nulle liturgie ne répond mieux que la liturgie romaine à un tel besoin.

2. LA PROCESSION DES PALMES

On ne saurait concevoir meilleure introduction à cette liturgie de la Passion que la procession des palmes, qui nous fait entrer avec Jésus dans Jérusalem pour l'offrande de son sacrifice. Il s'agit pour nous, comme pour les chrétiens de la fin du 4^e siècle, de revivre l'événement qui nous est rapporté dans le chant de l'évangile. L'*Ordo* de 1955 a su d'ailleurs mettre en valeur la nature de la *solemnis palmarum processio in honorem Christi Regis*. La procession des palmes est essentiellement une procession triomphale. Nous devons saisir avec clarté ce que cela signifie.

a) *Une procession.*

Une procession est un cheminement de l'assemblée d'un point à un autre. C'est pourquoi il convient que le rassemblement initial ait lieu en dehors de l'église où la messe doit être célébrée. Il convient aussi que la procession constitue une véritable marche, c'est-à-dire qu'elle se déroule *per aliquam longiorem viam*. La longueur du chemin amènera les chrétiens à prendre conscience du fait que leur vie tout entière est symbolisée dans le rite qu'ils accomplissent. Elle est une longue route vers la Cité sainte, une *peregrinatio* dans laquelle, disait saint Augustin à ses néophytes, il ne s'agit pas de s'attarder, mais de marcher en chantant : *ambulate in via, cantate ambulantes*⁴⁴.

Mais la procession des palmes a un but immédiat : elle conduit le peuple de Dieu à l'église pour y célébrer le sacrifice du Seigneur, elle aboutit à l'Eucharistie. L'*Ordo* romain interdit formellement toute bénédiction des rameaux, qui ne serait pas suivie de la procession et de la messe : *Sola ramorum benedictio, absque subsequente processione et Missa, celebrari non licet*⁴⁵. La hiérarchie des fins est affirmée nettement : les rameaux pour la procession, la procession pour la messe. C'est ainsi que le rite liturgique sera mieux qu'un mémorial du

44. Saint AUGUSTIN, *Enarratio in psalmum*, 66, 6.

45. *Ordinationes* du 1^{er} février 1957, 5.

passé, il sera une action sacrée, la montée actuelle de l'assemblée des croyants avec le Christ vers son sacrifice. Au moyen âge, avons-nous vu, on s'est ingénié à mimer dans le détail l'entrée de Jésus à Jérusalem : évêque monté sur un âne, enfants étendant des vêtements sur son passage. Les chrétiens de notre temps préfèrent s'attacher au symbolisme fondamental du cheminement derrière la Croix glorieuse et le célébrant, en qui le Christ est présent au milieu d'eux. Encore faut-il que ce symbolisme s'impose au long d'un véritable déplacement de la foule. La procession des palmes est autre chose que la simple entrée dans l'église à la suite du cierge pascal dans la nuit sainte.

b) *Une procession triomphale.*

Trois éléments conféreront un caractère triomphal à la procession : la foule, les palmes, les chants.

La foule. Il ne saurait s'agir de proposer un chiffre absolu de participants, mais d'affirmer la nécessité d'une proportion. Il convient de réunir le plus grand nombre de fidèles possible. C'est pour cela que la procession doit être unique dans une paroisse ou un lieu de culte. L'*Ordo* n'autorise la procession le soir qu'à cette condition : *ea tamen lege ut benedictio et processio matutinis horis in iisdem ecclesiis locum non habeant*⁴⁶. S'il est normal de célébrer l'Eucharistie autant de fois que le requiert le besoin des fidèles, on ne saurait appliquer la même règle à une procession. Les fidèles ont besoin de la messe : *Nous ne pouvons pas vivre sans célébrer le jour du Seigneur*, disaient à leurs juges les martyrs d'Abitène⁴⁷. Chaque chrétien pris individuellement n'a pas besoin de la procession des palmes. Celle-ci est un hommage collectif de la communauté des croyants à son Seigneur; or, l'hommage n'atteindra son but, il ne sera une affirmation de la foi et de l'espérance des chrétiens, que si l'assemblée qu'il groupe est, dans son unicité, représentative de toute la communauté.

Les palmes. On aura pu s'étonner de notre parti pris d'em-

46. *Ibid.*, 4.

47. *Bibliographia hagiographia Latina*, n° 7492. Voir V. DEJARDIN, *Les saints d'Afrique dans le Martyrologe romain*, Oran, 1952, pp. 33-38.

ployer systématiquement dans notre exposé le mot palme, au lieu de rameau, plus répandu en France. C'est parce que la palme est le signe de la victoire. Sans doute une longue tradition a-t-elle fixé dans les différentes régions la nature des branchages utilisés en ce jour, des palmes et des branches d'olivier des régions méditerranéennes au laurier breton, en passant par le buis de l'Île-de-France⁴⁸, mais il importe que les fidèles connaissent la signification précise du geste qu'ils accomplissent en prenant une branche d'arbuste pour aller à l'office. Nous avons perdu le sens de l'acclamation liturgique, nous ne savons plus pousser des vivats qu'au stade. Qui osera le premier, parmi nous, agiter son rameau comme la foule romaine agite ses mouchoirs sur la place Saint-Pierre pour saluer le Pape ? C'est pourtant de cela qu'il devrait s'agir dans notre hommage triomphal au Christ-Roi.

Les chants. S'ils ne savent plus agiter des palmes à bout de bras, du moins faut-il que les chrétiens qui participent à la procession fassent éclater leur joie dans les chants. Rappelons-nous la procession de Jérusalem où, du commencement à la fin, la foule reprenait sans se lasser : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au fils de David !* L'Ordo de 1955 contient au moins deux chants qui peuvent être repris par tout le peuple : le *Gloria laus* et le *Lauda Jerusalem*. Mais il prévoit qu'on puisse chanter *alius cantus in honorem Christi Regis*, l'essentiel pour lui étant que le peuple chante.

PIERRE JOUNEL.

48. A. VAN GENNEP, *Manuel de folklore français contemporain*, t. 1, vol. 3, Paris, 1947, pp. 1158 sq.

III

ORIENTATIONS

REPRENONS simplement le déroulement de la cérémonie de ce dimanche en notant au passage ce qui peut orienter la pastorale. Gardons bien présentes à l'esprit la diversité des assemblées et la variété des lieux; le comportement du curé y est lié.

1. *La bénédiction* n'est qu'un rite préliminaire, inutile de s'y appesantir. Ici la souplesse et l'imprécision des rubriques sont remarquables : du moment que le peuple peut voir, l'essentiel est sauvegardé; le lieu : *opportunior*; les rameaux sont tenus en main ou posés sur une table; le célébrant asperge et encense soit sans bouger soit en passant dans les rangs. Laissons cette grande liberté.

Il en est de même pour la distribution qui se fait « selon la coutume des lieux » (n° 10). Il semble même que, si l'assistance est nombreuse, cette distribution n'est pas opportune : elle allongerait inutilement la cérémonie; à Jérusalem on n'a pas distribué de palmes aux gens. En ce cas, il est évident qu'on n'a pas non plus à chanter les antiennes et les psaumes.

Mais il ne saurait en aucun cas être question d'une bénédiction de branchages (même *ad omnia*) sans procession et sans messe. Seuls les besoins des absents (malades, voyageurs, prisonniers) peuvent autoriser, là où il y a procession et messe, de bénir des rameaux qui leur seront fraternellement portés ensuite.

2. *La lecture de l'évangile*, au contraire, est un élément essentiel de la procession : c'est elle qui lui donne son sens. Aussi bien l'avons-nous vue figurer dans toutes les liturgies : par elle les fidèles sont initiés au mystère qui se célèbre. Et là est bien l'important. Car il ne s'agit pas seulement de

processionner, fût-ce avec des palmes et en chantant, il s'agit de revivre un mystère du Christ : or on ne vit pas un mystère si on n'y est pas introduit dans la foi.

Le peuple qui est là a droit à cette mystagogie, d'autant plus qu'il est composé d'éléments souvent bien faibles dans leur foi, qui sont venus dans un autre but, moins surnaturel même s'il reste sincèrement religieux.

Aussi le plus souvent une homélie semble s'imposer pour faire le lien entre le récit évangélique et le moment présent; il n'est pas question de glisser un sermon aux non-pratiquants en profitant de leur présence pour les morigéner ou les exhorter à la communion pascale, ce serait déplacé. La tâche du pasteur est d'éclairer leur foi et de préciser le sens de leur démarche. Beaucoup, nous l'avons dit, ne voient ici qu'un rite funèbre : obtenir une branche qui fleurira la tombe de leurs défunts. On peut montrer que cet usage a pour origine un acte de foi : ces rameaux ont acclamé le Christ futur vainqueur de la mort : *palmarum rami*, disait la liturgie romaine en 1955, *de mortis principe triumphos exspectant*, et par conséquent ils annoncent aussi notre future résurrection, *de mortis imperio victoriam reportantes*. Mais bien sûr il faudra insister sur le caractère triomphal de la procession et sur « le témoignage public d'amour et de gratitude qui doit être rendu au Christ Roi » (*Cum propositum*, 2 a).

3. *Les palmes*. Le sens de la procession indique le genre de branchages qu'il faut désirer utiliser : les palmes sont les plus indiquées; à leur défaut, cherchons des feuillus assez fournis et assez amples. Insistons pour que les fidèles les tiennent élevés : la patience et l'exemple du célébrant finiront bien par l'obtenir.

4. *Le point de départ*. La nature même de la procession, le récit évangélique qui vient d'être fait interdisent qu'on parte d'un point pour y revenir, c'est-à-dire de l'autel où va être célébrée la messe. Le point de départ doit remplir une double condition :

— il doit être assez dégagé pour que toute l'assistance puisse sans difficulté s'y rassembler et entendre la proclamation de la Parole de Dieu;

— il doit être assez éloigné de l'église pour que la procession se déploie sans que les derniers se mettent en marche alors que le clergé est déjà arrivé à l'autel.

Ce sera une autre église, la porte d'un oratoire ou même, tout simplement, une petite place.

5. *Le parcours de la procession.* C'est ici que notre sens pastoral doit particulièrement s'exercer avec toute la souplesse qu'impose la diversité des assemblées. Il nous faut considérer successivement les cas possibles :

a) Dans un village en majorité chrétien. C'est à cette situation que semblent surtout penser les rédacteurs de l'*Ordo*. La circulation est facile dans les rues, l'ensemble de la population participe à la procession ou du moins la voit d'un œil favorable. Il est facile de trouver un point de départ assez éloigné, une croix, une statue, une cour, peut-être un petit oratoire : la procession se déploie dans le village comme les rubriques la prévoient. Le clergé marche en tête, le peuple suit, comme en toute procession; il suffit de quelques personnes de bonne volonté qui maintiennent un peu d'ordre et soutiennent les chants. « *Voces tonant per nubila : Hosanna.* » Rien n'empêche de faire la station à la croix, si la coutume existe : elle est dans l'esprit du jour.

b) Dans une ville chrétienne avec plusieurs paroisses. Si la chose est possible, il faut envisager la procession unique allant par exemple d'une église à l'autre. Ce n'est pas impossible puisque cette façon de faire fut pratiquée en France dans bien des villes au moyen âge : nous en avons eu la description selon l'*Ordo* de Mayence. Il en était de même à Angers : paroisses et chapitres se rendaient à une église où l'on retrouvait les moines et où se faisait la station; puis les paroisses lointaines repartaient directement chez elles, tandis que les autres accompagnaient l'évêque jusqu'à la porte de la ville pour y chanter les trente-neuf couplets du *Gloria laus*, là même où Théodulphe d'Orléans les avait chantés une première fois vers 820; on se séparait alors, chacun se rendant à sa propre église pour la messe.

Quel que soit le parti que l'on prenne, le but reste un hommage triomphal au Seigneur; l'unité d'une ville, dépassant les barrières (souvent à claire-voie) des paroisses, ne

peut qu'y contribuer : beau signe d'une pastorale d'ensemble qui s'amorce!

c) Les paroisses peu chrétiennes. Petits villages où les pratiquants sont une poignée, villes où ils restent une faible minorité : est-il raisonnable que les chrétiens en parcourent les rues en acclamant le Seigneur invisiblement présent parmi eux ? Cette liturgie publique sera-t-elle un signe pour les indifférents ou les incroyants ? Nous sommes là devant une question dont nous sentons qu'elle dépasse les simples rubriques et qu'elle relève de principes pastoraux supérieurs. En réalité, ce problème n'a jamais été affronté réellement : jusqu'à une époque récente, la liturgie mettait en mouvement la majorité de la cité; quand est venue la persécution ou l'indifférence, la procession se faisait depuis longtemps déjà à l'intérieur de l'église, au mieux dans le cimetière. La question est donc neuve, et elle est double : 1) peut-on en ce cas faire une procession publique (à supposer que les règlements civils ne l'interdisent pas) ? est-ce opportun ? et 2) dans la négative, que faut-il faire ?

Faut-il faire la procession au risque d'être incompris ou de paraître ridicules ? Chacun peut, il est vrai, manifester ses convictions dans la rue s'il ne trouble pas l'ordre public, et ce peut être un acte de foi généreux que s'affirmer ainsi devant tous. Mais d'autre part le triomphe des Rameaux n'est pas une victoire politique : le Christ ne descend pas dans la rue pour en prendre possession; et il n'est pas toujours bon d'exposer les sacrements de la foi sous les yeux de ceux qui ne partagent pas cette foi. Il faut évidemment écarter tout secret désir d'affirmation de force, tout secret désir de paraître puissants aux yeux du monde, tout défi inopportun. On voit que la question est délicate : en cette matière les prises de position relèvent normalement de l'Ordinaire du lieu plus encore que du curé. Peut-être d'ailleurs faudra-t-il dépasser le plan paroissial, du moins dans le monde rural, et envisager un regroupement des fidèles de tout un secteur. Car, même s'il paraissait raisonnable de faire une procession publique, encore faut-il qu'il y ait un peuple pour la faire : il n'est pas normal de faire célébrer l'entrée du Christ à Jérusalem par quatre vieilles femmes suivant un prêtre.

En supposant que la solution soit négative (une proces-

sion dans les rues n'est pas opportune ou elle est impossible), que faut-il faire ? On peut envisager plusieurs solutions, mais il faudra toujours respecter les principes de la procession des palmes : déplacement d'un lieu à un autre, participation effective de toute l'assemblée (« le clergé vient par ordre, dit la rubrique, avec en dernier le célébrant, et derrière eux les fidèles »).

C'est pourquoi il faut éliminer tout de suite deux formes qu'on aurait pu envisager : partir de l'autel où on célébrera la messe pour y revenir, puisqu'on n'irait pas d'un lieu à un autre; laisser le clergé processionner seul autour d'une assistance figée à sa place. Ni de l'un ni de l'autre il ne peut être question.

On peut imaginer de rassembler les fidèles dans une chapelle latérale pour faire sortir la procession dans le pourtour de l'église (cimetière, place, rues adjacentes) et rentrer par la porte centrale (c'est ce que l'*Ordo* avait prévu dès le début : « La procession se dirigera, si possible, hors de l'église, par un chemin assez long »); ou bien de s'assembler directement sur le cimetière ou la place. Cette solution est acceptable (et ce sera celle de la plupart de nos villes) si vraiment la procession peut se déployer, c'est-à-dire si tout le monde peut être en marche en même temps, et si on peut lui donner l'allure triomphale qu'elle doit avoir.

Il faudra en d'autres cas envisager une suppression : ce serait, en bien des endroits, la solution la plus conforme à l'esprit de la liturgie romaine. Mais il y a les chrétiens : la cérémonie est désirée, elle est populaire; on ne peut prendre une telle décision sans en avoir pesé les conséquences pastorales. Il faudra en tout cas beaucoup de tact et de sens éducatif, car, si l'on supprime, il importe que ce soit pour faire progresser la foi des fidèles et purifier leur religion : ce peut être en effet l'occasion de les éclairer sur le sens des rameaux et de faire disparaître les traces de superstition.

Pourrait-on en ce cas faire précéder la messe d'une célébration destinée à évoquer l'entrée de Jésus à Jérusalem ? Répétons qu'il ne peut être question de bénir des rameaux et de les distribuer, cela est formellement interdit par le Décret de 1957. On pourrait peut-être lire la péricope évangélique de la procession, puis, tandis que le célébrant entre

processionnellement pour la messe, chanter un cantique en l'honneur du Christ-Roi. Mais il est normal de soumettre cette suppression et ce « pieux exercice » au jugement de l'Ordinaire.

d) Les très grosses paroisses. Voici maintenant une ville importante et chrétienne, où une procession peut se déployer largement, mais où la disproportion entre le nombre des pratiquants et la superficie du lieu de culte oblige à une série de messes dominicales se succédant sans presque désespérer. Où va-t-on loger la procession des rameaux ?

Il nous semble devoir écarter la solution qui la ferait glisser entre deux messes, le clergé se déplaçant seul dans une église où se pressent les assistants de la messe précédente et de la suivante : c'est trop contraire à toute notion de la procession. La cérémonie, à notre avis, devra avoir sa forme normale, c'est-à-dire partir d'un point un peu éloigné de l'église et y arriver pour la célébration de la messe. Faudra-t-il supprimer la messe précédente ? c'est à chaque curé de juger ce qui convient. L'ordonnance de 1957 offre d'ailleurs une meilleure solution encore, celle de célébrer la procession le soir.

On dira que, de cette manière, un grand nombre de fidèles sont privés de la procession : M. Jounel a suffisamment répondu à cette objection pour qu'il soit inutile que nous insistions.

6. *Les chants.* L'*Ordo* offre sept antiennes, une hymne et un psaume, mais très libéralement ajoute : « Rien n'empêche que les fidèles chantent l'hymne *Christus vincit* ou un autre chant en l'honneur du Christ-Roi » (n° 20); l'essentiel est qu'ils chantent et qu'ils chantent triomphalement. Nous en avons dit plus haut les difficultés : plus encore que le plein air et l'étirement de la procession, la timidité ferme les bouches; et puis il faut bien porter le poids des non-pratiquants venus ce jour-là grossir l'assemblée.

Une session entière du C.P.L. sur le chant liturgique serait nécessaire pour étudier cette question; souhaitons seulement que les compositeurs nous donnent un choix varié de chants de triomphe assez populaires pour être repris facilement par une foule peu exercée.

7. *La conclusion de la procession.* Il ne suffit pas de bien marcher, il faut savoir s'arrêter. L'entrée digne et assez rapide de mille ou deux mille personnes dans une église n'est pas toujours commode à réaliser. Avant tout il faut maintenir jusqu'à la fin le caractère à la fois triomphal et religieux de la procession : cela exige d'une part la poursuite des chants jusqu'à l'entrée du dernier fidèle, en assurant également la synchronisation entre ceux qui sont déjà entrés et ceux qui sont encore dehors; cela exige d'autre part quelques portiers qui assurent discrètement un placement rapide de tous, sans brouhaha ni confusion, et qui veillent à ce que les fidèles ne s'égarerent pas sur les tombes du cimetière.

C'est seulement lorsque tous sont à leur place que le célébrant chante l'oraison *ad complendum* qui prolonge en quelque sorte la grâce reçue « là où ces rameaux seront portés ».

8. *La messe.* Pour beaucoup ce sera leur seul contact avec le mystère pascal, si admirablement évoqué à la fois par l'épître aux Philippiens et le psaume 21, puis décrit par la Passion selon saint Matthieu. Plus que jamais, commentateur et lecteurs doivent apporter du soin à l'accomplissement de leur fonction.

Il est des curés qui, fidèles à l'exemple de saint Léon, adressent une homélie à leur peuple après la lecture de l'évangile : on ne saurait que les en féliciter, car il est important que la Parole de Dieu soit accommodée aux esprits d'aujourd'hui. Même avec cette homélie, l'office n'est pas plus long qu'en 1955 quand on chantait une *missa sicca* suivie de six oraisons.

Porche d'entrée de la semaine sainte, le dimanche des palmes et de la Passion en reste la fête la plus populaire : du folklore, de la superstition même s'y sont mêlés, mais la liturgie romaine heureusement réformée offre à chaque pasteur l'occasion de faire pénétrer les fidèles dont il a la charge, beaucoup même de ceux qui se sont éloignés de la bergerie, dans la connaissance du mystère du Christ Rédempteur et de les aider à en faire le centre radieux de leur vie chrétienne.

FRANÇOIS MORLOT.